



— Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret... (page 261)

discours ; ils baissaient la tête d'un air sombre, et restaient, à sa voix, sourds et silencieux.

Alors, en effet, les souffrances étaient à leur comble, et la ville offrait le spectacle d'une vaste désolation. Voici le tableau qu'en fait le général Thiébaud, témoin oculaire :

« Tous les traits étaient décomposés, toutes les figures portaient l'empreinte d'une profonde douleur ou d'un sombre désespoir. Les rues retentissaient des cris les plus déchirants ; de tous côtés la mort multipliait ses victimes, et l'épidémie dévastatrice et la faim dévorante mettant le comble à tant d'horreurs, exerçaient à l'envi des ravages effrayants ; en un mot, tout, dans ces affreux moments, semblait tomber en dissolution, et le peuple et l'armée. »

Malgré sa constance, Masséna ne pouvait triompher d'une situation désespérée. Le 3 Juin, il n'avait plus en magasin que cinq livres de ce pain affreux composé d'amidon et de cacao. Il se résolut donc à négocier ; mais conservant toujours la même fierté, il fit lui-même ses conditions.

Son secrétaire Morin et l'adjudant-général Andrieux, furent envoyés au camp ennemi avec cette courte instruction :

« L'armée évacuera Gênes enseignes déployées avec armes et bagages, ou bien elle se fera jour demain par la force des baïonnettes. »

Au moment où les plénipotentiaires français se présentèrent chez Ott, ils se rencontrèrent dans son antichambre avec un envoyé de Mélas qui venait en toute hâte lui apporter l'ordre de lever sur-le-champ le siège de Gênes, pour se rendre sur le Pô.

Mélas dévoilait à son lieutenant tous les dangers qui menaçaient l'armée impériale, et lui prescrivait de ne pas perdre une minute. Ott fut frappé de stupeur à l'idée de perdre en un instant le fruit de tant d'efforts laborieux, de tant de sang versé.

Quelle fut sa joie, lorsqu'ayant fait introduire les envoyés français, il apprit d'eux le sujet de leur mission.

Dissimulant toutefois de son mieux, il accepta une conférence avec le général français. Masséna se rendit, en conséquence, au pont de Cornigliano, où il rencontra le général Ott et l'amiral Keith. Ceux-ci, auxquels les circonstances ne permettaient pas d'être très-difficiles, voulurent cependant obtenir quelque chose de Masséna : craignant que la garnison ne se réunit au corps de Suchet, ils demandaient que la moitié seulement pût sortir par terre.

Mais le général français se montra intraitable : comme les alliés insistaient, il rompit brusquement la conférence par ces mots :

— Vous rejetez ma proposition ! eh bien ! à demain sur le champ de bataille !

A cette apostrophe hautaine et fière, les alliés pensèrent qu'il lui restait encore des ressources : ils acceptèrent ses conditions.

Cependant Masséna, de retour dans la ville, conservant encore un faible espoir de voir à tout instant arriver des secours, attendit jusqu'au soir pour signer l'acte d'évacuation, et il ne s'y décida qu'après avoir plusieurs fois répété aux Gênois qui l'entouraient :

— Assurez-moi des vivres pour deux jours seulement, et je déchire l'acte qui vous livre aux alliés.

Mais les malheureux n'avaient plus de ressources.

Le 5 juin, huit mille cinq cents hommes de la vaillante armée française sortirent de la ville sous la conduite du général Gazan, et prirent le chemin de Voltri. Cinq mille soldats malades restèrent dans la ville, jusqu'à leur guérison, sous les ordres de Miollis.

Masséna s'embarqua sur une escadre de cinq corsaires français,

avec quinze cents hommes et vingt pièces de campagne. Il avait, par son héroïque résistance sauvé la France de l'invasion étrangère, sauvé peut-être l'armée du premier consul en occupant si long-temps la moitié des forces autrichiennes.

Voulant être utile encore, aussitôt après sa délivrance, il cinglait vers Antibes, dans l'intention de se réunir à Suchet, qu'il croyait sur le Var.

Mais de ce côté aussi s'étaient opérés de grands changements. Rappelé par Mélas, le général Elsnitz n'avait pu dérober Suchet le secret de sa retraite. Celui-ci se porta rapidement à sa poursuite non par une voie directe, mais en courant le prévenir au col de Tende, seul passage ouvert aux Autrichiens. Lorsque Elsnitz s'y présenta, il se vit avec étonnement attaqué par les Français qu'il avait laissés derrière lui, fut repoussé avec des pertes considérables, et s'enfuit par le versant maritime de l'Apennin, à travers des montagnes affreuses.

Suchet le poursuivit pendant cinq jours sans relâche, tuant et faisant des prisonniers.

Elsnitz arriva le 6 juin à Ormea ; sur dix-sept mille hommes, il ne lui en restait plus que dix mille. Soixante-dix mille Autrichiens avaient passé l'Apennin ; il n'en revenait pas plus de quarante mille.

Les belles défenses de Masséna et de Suchet valaient le gain d'une grande bataille. Dignes lieutenants de Bonaparte, qui secondaient admirablement cet audacieux génie !

Les forces des Autrichiens étaient alors tellement diminuées, que le premier consul ne craignait plus qu'une chose, c'était de voir Mélas lui échapper sans vouloir risquer une bataille.

Maître du Tésin et de toute la Lombardie, il voulait encore occuper la ligne du Pô pour enfermer le feld-maréchal dans l'étroite enceinte du Piémont, l'envelopper de tous côtés, l'écraser en une journée, ou le contraindre à déposer les armes.

Suchet, renforcé des troupes de Masséna, était alors en mesure de le seconder dans cette entreprise. L'héroïque défenseur de Gènes, blessé au moment de son débarquement, avait confié le commandement des troupes à son lieutenant, et l'avait placé avec vingt mille hommes sur le versant oriental de l'Apennin, prêt à tomber sur les derrières de Mélas,

Ce dernier n'avait plus qu'une ressource pour s'échapper, c'était de se porter vers le cours inférieur du Pô à Plaisance ou à Crémone. afin de gagner la grande route de Mantoue.

Il se hâta en effet de diriger plusieurs détachements de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie vers la première ville. Mais elle était déjà en possession des troupes françaises, qui accueillirent tous les corps qui se présentaient successivement, et les forcèrent de reculer. Bientôt les français s'emparèrent également de Crémone et se trouvèrent ainsi maîtres de toute la ligne du Pô.

Il ne restait plus alors d'autre passage aux Autrichiens que le défilé de la Stradella, formé par la grande route de Plaisance, serrée d'un côté par les contreforts de l'Apennin, de l'autre par les rives du Pô.

Bonaparte y avait envoyé Lannes et Murat et se disposait lui-même à s'y rendre avec le gros de ses troupes. Mais il ne pouvait partir de Milan que le 8 juin, et calculant avec habileté les mouvements de l'ennemi, il envoyait à Lannes les instructions suivantes :

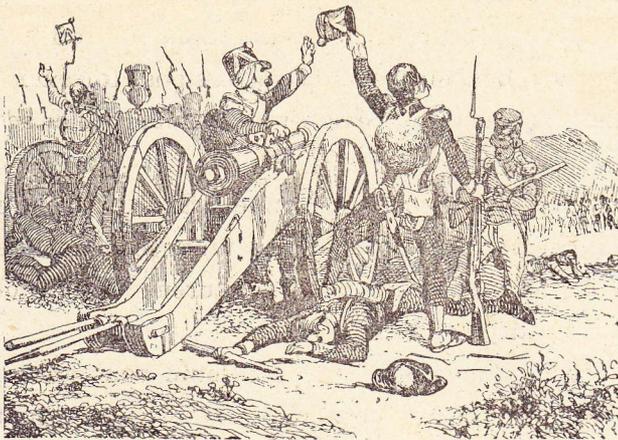
« Concentrez-vous à la Stradella ; le 8, le 9 au plus tard, vous aurez sur les bras quinze ou dix-huit mille Autrichiens, venant de Gènes. Portez-vous à leur rencontre, écrasez-les. Ce sera autant d'ennemis de moins à combattre le jour de la bataille décisive, qui nous attend avec l'armée entière de M. de Mélas. »

En effet, le 9 au matin, le général Ott, après avoir rallié sur la route les corps des généraux O'Reilly et Gottesheim, repoussés de Plaisance, se présentait à la Stradella. Ses troupes se montaient à dix-huit mille hommes.

Lannes ne pouvait lui en opposer qu'environ huit mille ; mais grâce aux ordres prévoyants du premier consul, cinq à six mille allaient le rejoindre dans la journée.

Cependant Lannes, emporté par son ardeur, s'était avancé hors du défilé vers Casteggio et Montebello qu'il voulait enlever sur les Autrichiens.

Ce fut devant le premier bourg que s'engagea l'action. L'ennemi, servi par une nombreuse artillerie et une cavalerie excellente, avait beaucoup d'avantage à combattre dans la plaine. Mais les soldats français étaient pleins de confiance, et leur général leur communiquait son enthousiaste bravoure,



Placée sur la route, la formidable artillerie des Autrichiens écrasait de ses feux le centre des Français.

Lannes disséminant ses troupes sur les flancs, jeta les unes sur les escarpements de l'Apennin,

les autres sur les rives du Pô ; l'ennemi accourut sur les mêmes points ; il s'engagea une lutte acharnée, dans laquelle les Autrichiens étaient deux contre un : il fallut céder au nombre.

Mais Lannes courant au plus fort du danger, ramena ses troupes, gagna du temps par une résistance désespérée, et vit enfin arriver la division Chambarlhac, faisant partie du corps du général Victor. La venue de ce renfort fit recommencer l'attaque avec une vigueur nouvelle. Les hauteurs furent reprises, Casteggio fut enlevé avec des efforts inouïs ; les deux ailes accourant en même temps des hauteurs et des rives du Pô tournaient Casteggio, se joignaient au centre qui avait franchi le bourg, et marchaient sur Montebello.

Les Autrichiens ne purent résister à l'impulsion simultanée de tous ces braves. Repoussés de toutes parts, ils s'enfuirent à Montebello, laissant derrière eux un nombre considérable de prisonniers.

En marchant sur Stradella, le premier Consul traversa le champ de bataille de Montebello. Trouvant les églises encore pleines de mourants et de blessés :

— Diable ! dit-il à Lannes qui lui servait de cicérone, il paraît que l'affaire a été chaude !

— Je le crois bien, répondit celui-ci ; les os craquaient, dans ma division, comme la grêle qui tombe sur les vitrages.

Dans ce combat de Montebello sortira, pour le général Lannes, le titre de duc de Montebello, que, depuis, tants d'autres beaux faits d'armes ont encore illustré.

Ott, après avoir perdu quatre mille hommes faits prisonniers et

trois mille tués ou blessés, se hâta de rejoindre Mélas à Alexandrie.

Bonaparte, heureux de ce premier succès, en profita pour donner quelque repos à ses troupes, concentra son armée, se posa fortement sur la Stradella, attendant l'arrivée de Mélas et faisant surveiller ses mouvements.

Le 10 et le 11 se passèrent dans l'incertitude. Sur ces entre faites, arriva au quartier général Desaix, débarqué tout récemment de l'Égypte, et appelé en toute hâte par Bonaparte, heureux de retrouver un lieutenant qu'il avait déjà si bien secondé.

Le premier consul accueillit avec une vive cordialité son ancien compagnon d'armes, et les deux héros consacrèrent toute une nuit à se raconter mutuellement les événements merveilleux de l'Égypte et de la France. Le lendemain, Desaix recevait le commandement des divisions réunies de Mounier et de Boudet.

Cependant les jours s'écoulaient, et les Autrichiens ne paraissaient pas. Surpris et inquiet, Bonaparte crut que sa proie lui échappait.

Mélas, au lieu de se diriger vers Plaisance, avait-il remonté du côté de Gênes, avait-il gagné le Pô supérieur ? ces conjectures étaient plus probables que d'inexplicables hésitations. Bonaparte résolut de courir à la poursuite d'un ennemi qui se dérobaît à ses coups.

Quittant avec toute son armée la formidable position de la Stradella, il s'avança jusqu'à Tortone, établit son quartier-général à Voghera, et passant la Scrivia, il déboucha le 13 juin dans la vaste plaine qui s'étend entre cette rivière et la Bormida.

La plaine est traversée par la grande route de Plaisance : Cette route où se rencontre d'abord le petit village de San-Giuliano, puis un second village appelé Marengo, franchit ensuite la Bormida et va joindre au-delà de cette rivière la forteresse d'Alexandrie.

Bonaparte avait calculé que Mélas l'attendrait dans cette plaine. Ne voyant cependant aucune trace de l'ennemi, son étonnement redoubla.

Il dispersa sur tous les points la cavalerie légère ; elle ne rencontra pas un seul parti autrichien. Il envoya reconnaître les bords de la Bormida ; on vint lui rapporter qu'il n'y avait pas de pont. Cette erreur pensa lui devenir funeste.

Ce qui lui parut certain, c'est que cette armée autrichienne qu'il avait si bien enveloppée, ne se retrouvait plus.

Peut-être Mélas avait-il été attaquer le général Moncey, établi sur le Tésin ; peut-être était-il aux prises avec le général Duhesme, qui gardait le Pô inférieur ? Des officiers d'état-major furent envoyés sur ces différents points, pour avoir des renseignements.

En attendant les nouvelles, Bonaparte prenait position. Le général Victor, avec deux divisions, fut placé à Marengo, Lannes, avec une division, occupa la plaine, ayant à ses côtés Murat avec toute la cavalerie. Le premier consul avec le reste de l'armée, regagna le quartier-général.

Par un hasard qui devait avoir les conséquences les plus heureuses, la Scrvia débordée arrêta sa marche : il dût camper à Torredì-Garofolo.

Les officiers envoyés en reconnaissance vers le Tésin et le Pô intérieur, le rejoignirent. Nulle part on n'avait vu Mélas. Bonaparte ne douta plus qu'il ne se dirigeât vers Gènes, soit pour s'enfermer dans cette ville, soit pour gagner de là la vallée du Tésin. Mais pour se rendre d'Alexandrie à Gènes, il fallait passer par Novi. Le premier consul espérant encore lui couper cette issue, fit marcher sur ce point le général Desaix avec la division Mounier.

Cependant, alors que de tous côtés on cherchait l'armée autrichienne, elle était tout entière dans le voisinage des Français, de l'autre côté de la Bormida, concentrée dans Alexandrie

Le trouble et l'incertitude régnaient parmi les chefs et les soldats. Les rapides succès des Français, la marche miraculeuse du premier consul, l'apparition presque subite de cette armée de réserve à laquelle hier on ne croyait pas, enfin le changement complet qui s'était opéré dans la position de Mélas, naguère menaçant d'envahir la France, aujourd'hui réduit à la défensive et luttant pour trouver un chemin par où il pût fuir, tout se réunissait pour répandre parmi les Autrichiens le découragement et la consternation,

Un conseil de guerre fut assemblé. On n'y épargna pas le conseil aulique, dont l'opiniâtre aveuglement avait amené les désastres actuels, en persistant à nier l'existence de l'armée de réserve.

Enfin, après de longs débats, on résolut de s'ouvrir une route et de franchir à main armée le cercle des ennemis ; et il fut arrêté que le lendemain matin, l'armée entière déboucherait par les ponts de

la Bormida ; car il y en avait deux couverts par une même tête de pont, quoique l'officier envoyé en reconnaissance n'en eût découvert aucun.

La soudaine résolution des Autrichiens changeait bien la face des choses.

C'était maintenant l'armée française qui allait être surprise, et pendant qu'on s'étonnait de ne rencontrer Mélas nulle part, il allait tout à coup révéler sa présence par une attaque formidable et inattendue.

En effet, le 14 juin au point du jour, le général Victor vit avec surprise de nombreux corps de cavalerie et d'infanterie s'avancer sur la Bormida.

Ses avant-postes furent repoussés, et il n'eut que le temps de réunir à la hâte ses deux divisions pour défendre le village de Marengo. En même temps, il envoyait annoncer au premier consul la présence de l'armée autrichienne et sa subite irruption dans la plaine.

Les Français n'avaient en ce moment que seize mille hommes à opposer à trente-six mille ; la cavalerie des Autrichiens était nombreuse et excellente ; leur artillerie comptait deux cents bouches à feu.

Leur succès était donc à peu près assuré, s'ils repoussaient les Français à découvert dans la plaine.

Le village de Marengo devenait par conséquent le principal point d'attaque. Heureusement pour les Français, leur ligne se trouvait couverte par un ruisseau profond, le Fontanone, qui coule entre Marengo et la Bormida.

Les Autrichiens abordèrent vivement cet obstacle, et y firent des efforts prodigieux : le général Haddick, qui les commandait, fut tué. De nouvelles attaques se succédèrent sous le général Kaim, et une nombreuse artillerie foudroyait la ligne française : la division Chambarlhac en souffrit beaucoup. Cependant la résistance fut opiniâtre.

Mélas prescrivit au général Ott de longer la Bormida et de tourner la droite des Français par le village de Castel-Ceriolo.

Lannes s'était mis en ligne sur ce point, en sorte que l'armée française, appuyée à droite sur Castel-Ceriolo, à gauche sur Marengo, n'avait d'autre ressource que de garder obstinément ces deux positions, si elle ne voulait être écrasée en plaine.

Mélas comprend comme eux le mérite de cette disposition, et



s'efforce de les déloger. Les Autrichiens redoublent d'efforts sur les bords du Fontanone ; Mélas les dirige lui-même avec une activité qu'on n'eût pas attendue de son grand âge : une formidable artillerie appuie tous leurs mou-

vements.

Les grenadiers de Lattermann parviennent enfin à franchir le ruisseau. En vain la division Chambarlhac dirige sur eux un feu meurtrier ; elle-même, exposée sans abri aux coups de l'artillerie, commence à chanceler. La gauche va se trouver débordée.

A la droite, Lannes, après avoir lutté avec une vigueur sans égale contre les troupes qui sont en face de lui, voit déboucher de Castel-Ceriolo le général Ott avec une nombreuse cavalerie.

Les deux ailes de l'armée française sont tournées : Lannes résiste encore ; mais le corps de Victor, repoussé de Marengo, se retire dans le plus grand désordre vers San-Giuliano.

Il était dix heures du matin. Tout semblait désespéré, lorsque, sur le champ de bataille sanglant et désolé, se montre le premier consul, accouru en toute hâte de Torre-di-Garofolo.

Les huit cents grenadiers de la garde consulaire l'accompagnent ; la division Mounier marche avec lui ; deux régiments de cavalerie le suivent à peu de distance, et des messages pressés, envoyés vers Desaix, lui font espérer la prochaine arrivée de ce général.

A la vue de l'état-major et des grenadiers à cheval portant des bonnets à poil, les Français jugent que Bonaparte est arrivé, et, comptant sur les ressources de son génie, ils reprennent espérance.

Pour lui, saisissant d'un coup d'œil la situation des affaires, il néglige la gauche qu'il voit en pleine déroute, et se porte rapidement au secours de Lannes, qui tient encore avec fermeté.

— Soldats, s'écrie Napoléon au milieu des boulets qui soulèvent la terre sous le ventre de son cheval, c'est assez reculer, marchons en avant !

vous savez que j'ai pour habitude de toujours coucher sur le champ de bataille !

Les huit cents grenadiers de la garde consulaire sont portés en avant pour arrêter la cavalerie autrichienne. Cette petite troupe, formée en carré, se présente aussitôt à l'ennemi comme un rempart inébranlable.

Des nuées de cavaliers se précipitent sans pouvoir l'entamer ; elle semble, selon les expressions du bulletin, une redoute de granit.

Bientôt deux demi-brigades de Mounier viennent appuyer cette héroïque résistance ; s'avancant sous les ordres du général Carra-Saint-Cyr, elles regagnent le terrain perdu sur la droite, et prennent possession de Castel-Ceriolo.

Enfin Bonaparte, à la tête de la 72^e demi-brigade, conduit lui-même une charge contre les Autrichiens, et secondé par Lannes, il enfonce leurs rangs.

Mélas, voyant plier ses légions victorieuses, reconnaît les coups du premier consul, et croyant qu'il est arrivé avec sa réserve, il n'hésite pas à engager la sienne.

Celle-ci se composait de six mille grenadiers hongrois, l'élite de son infanterie, Mélas la porte lui-même en avant, débouche de Marengo, écrase la division de Gardanne, et ramène les troupes qu'avait ébranlées l'attaque du premier consul.

L'action devint alors des plus meurtrières, et les deux chefs mêlés à leurs soldats, partagèrent leurs dangers. Mélas eut deux chevaux tués sous lui, et fut légèrement blessé au bras d'un coup de feu ; un boulet de canon déchira la botte de Bonaparte, et lui effleura la jambe gauche.

Bientôt tous les efforts du général français deviennent inutiles ; il faut céder au nombre ; il recule lentement. Mais ce mouvement fut plutôt un changement de front en arrière, qu'une retraite ; l'aile droite continuant d'occuper Castel Ceriolo, formait le pivot de la manœuvre, tandis que le centre rétrogradait et que ce qui tenait encore de la gauche s'éloignait au pas accéléré.

Ainsi, toute la ligne de bataille changeait de direction ; au lieu de s'étendre diagonalement à travers la plaine, défendant la route de Plaisance, les Français occupaient une position oblique à droite de la route qu'ils abandonnaient.

Le passage était ouvert aux Autrichiens, et ils crurent que les

Français avaient perdu leur ligne de retraite. Mais précisément, par cette manœuvre, Bonaparte s'assurait un nouveau point de retraite vers Salé, et de là vers Pavie.

Animés par leur succès, les Autrichiens se précipitent de nouveau sur la ligne française. Leurs artillerie démonte presque toutes les pièces, et tourne tous ses efforts contre l'intrépide carré de la garde consulaire.

Ces braves, que n'ont pu entamer les escadrons, sont attaqués à coups de canon ; mais les ouvertures que l'on fait dans cette forteresse vivante sont comblées aussitôt. Quand le feu se repose, la cavalerie redouble ses assauts. Le carré recule lentement, mais sans se rompre.

Lannes, de son côté, est contraint de faire un mouvement en arrière ; mais sa retraite est un prodige de valeur et d'héroïsme. Il n'a que quatre demi-brigades, et l'ennemi s'élançe par masses profondes et compactes ; quatre-vingts bouches à feu concentrent sur lui leur mitraille.

Il maintient cependant sa petite troupe, s'arrête fièrement quand l'ennemi approche, et le repousse à coups de baïonnette.

Pendant deux heures que dure cette lutte inégale, on n'a pu le faire reculer que de trois quarts de lieue. Carra-Saint-Cyr est aussi repoussé de Castel-Ceriolo ; et ne conservant plus que quelques points d'appui dans les vignes, derrière le village, il est sur la ligne qui conduit à Salé. Décidément la journée appartient aux Autrichiens.

Mélas, qui avait déployé pendant tout le combat l'activité d'un jeune soldat, ne juge plus sa présence nécessaire pour achever la victoire ; il confie le commandement de l'armée au général Zach, son chef d'état-major, et se retire exténué de fatigues dans Alexandrie, d'où il expédie aussitôt à Turin, à Gênes et à Vienne, la nouvelle de son triomphe.

Les Français étant alors partout en pleine retraite. Zach se persuade qu'ils voudront regagner la grande route de Plaisance ; il s'empresse de l'occuper.

Formant son armée en colonnes de marche sur une lieue de profondeur, il se dirige sur San-Giuliano. Il est vrai que, dans ce mouvement, il prête le flanc à la ligne française : mais celle-ci s'éloigne,

pressée par la cavalerie autrichienne, et devant lui il ne compte pas rencontrer de résistance sérieuse.

Cependant depuis le matin les aides-de-camp du premier consul couraient rejoindre Desaix. Ils l'avaient rencontré revenant de lui-même, attiré par le bruit du canon dans la direction de la Bormida. Bonaparte se trouvait donc averti de sa prochaine arrivée.

Mais le temps pressait : quelques instants de plus et il allait être trop tard. Zach s'avavançait sans obstacle sur la chaussée ; la cavalerie poursuivait les Français dans la plaine, lorsqu'enfin à trois heures, après avoir cheminé toute la journée, les têtes de colonne de Desaix se montrèrent à l'entrée de la plaine, derrière San-Giuliano.

Ce brave général vit du premier coup-d'œil toute l'étendue du désastre, et ne sachant que résoudre, il courut rejoindre le premier consul. A son arrivée, les généraux s'étaient réunis autour de leur chef. Tous étaient d'avis de continuer la retraite. Bonaparte seul veut faire un dernier effort, et Desaix se range à son opinion.

Des dispositions sont aussitôt prises en conséquence. Les généraux Lannes, Mounier et Watrin. ont ordre d'arrêter leur mouvement rétrograde ; les soldats dispersés de Victor, courent se rallier derrière la colonne de Desaix.

Cette colonne, forte de six mille hommes, est disposée en avant de San-Giuliano : elle est masquée par une légère ondulation de terrain ; les dragons de Kellermann prennent position entre les corps de Lannes et de Desaix, enfin, une batterie de douze pièces, seul reste de toute l'artillerie. est placée sous le commandement de Marmont, un peu en avant du corps de Desaix.

Bonaparte parcourt alors rapidement le front des divisions, ranimant par ses paroles énergiques la confiance des troupes, parlant aux officiers et aux soldats, appelant par leurs noms tous ceux qu'il reconnaît.

Cependant Zach ne sait encore rien des mouvements qui se préparent soit devant lui, soit sur ses flancs. Il s'avance avec l'orgueil d'un succès assuré en tête de la belle colonne des six mille grenadiers hongrois et destinée à consommer la défaite de l'armée française, Desaix marche à sa rencontre, Au moment de toucher les rangs autrichiens, il démasque une batterie de quinze pièces de canon, dont l'explosion inattendue déconcerte et rend un moment immobile la

tête de la colonne autrichienne. Desaix a saisi l'instant ; il commande la charge, il va se précipiter sur l'ennemi ; une balle le frappe au milieu de la poitrine, et il tombe dans les bras du colonel Lebrun, aide-de-camp de Napoléon, en prononçant ces belles paroles gravées depuis sur le monument de la place Dauphine :

— Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité.

En apprenant cette funeste nouvelle, Napoléon s'écria :

— Ah ! pourquoi ne m'est il pas permis de pleurer ?

Cependant chaque soldat ressent le coup dont il vient d'être atteint par la mort d'un général qui lui est si cher ; sa mort sert encore sa patrie : elle double l'ardeur des troupes, et joint à leur courage naturel la soif de la vengeance.

Les Autrichiens, surpris d'avoir à recommencer une bataille qu'ils croyaient gagnée, résistent cependant avec énergie, lorsque Kellermann, s'élançant à la tête de huit cents cavaliers sur le flanc gauche des grenadiers hongrois, les sépare du gros de l'armée et les culbute sur la division Desaix.

Mitrillés par Marmont, sabrés par la cavalerie, pressés par l'infanterie, les grenadiers tombent par centaines ; de cette troupe d'élite il ne reste bientôt plus que deux mille hommes qui déposent les armes. Avec eux, on fait prisonnier le général Zach et son état-major.

La cavalerie autrichienne, éloignée d'une demi-lieue, avait vu la charge de Kellermann et s'était ébranlée pour courir à sa rencontre ; mais elle arrivait trop tard : lorsqu'elle se présenta, l'infanterie française était en ligne, son artillerie en tête.

Cédant à de foudroyantes décharges, les cavaliers se replient bientôt en désordre ; le premier consul, à la tête de trois régiments de dragons, et appuyé par Kellermann, court à leur poursuite, et les culbute avec vivacité.

En même temps Lannes se présente, prend à revers le centre des Autrichiens et les met en déroute.

Les grenadiers de la garde consulaire frappent à leur tour, et Carra-Saint-Cyr reprend Castel-Ceriolo.

Le général Ott, qui s'était avancé au-delà de ce village, craint de perdre ses communications ; il ordonne un mouvement rétrograde.

En ce moment, sa cavalerie, qui avait admirablement combattu

toute la journée, est saisi d'une terreur panique. Elle s'enfuit au galop, foulant sur son passage ou entraînant les bataillons qu'elle rencontre.

Alors tout se précipite vers la Bormida : la plus épouvantable confusion règne dans les rangs de l'armée autrichienne.

Artillerie, cavalerie, infanterie, courent vers les ponts et s'entassent pêle-mêle pendant que les Français, pleins d'ardeur et électrisés par le succès, les poursuivent à outrance, prenant hommes, chevaux, canons et bagages. Un grand nombre de soldats se jettent dans la rivière et la traversent à gué.

L'artillerie s'y engage, et les pièces restent embourbées. Cet affreux désordre dura jusqu'à dix heures du soir ; enfin, l'arrière-garde autrichienne, après des efforts inouis pour arrêter les Français, parvint à rompre les ponts.

Cette victoire glorieuse avait coûté bien cher.

Sept mille Français furent tués, mille furent faits prisonniers, et presque toute l'artillerie avait été détruite ; enfin l'héroïque Desaix avait payé de sa vie son heureuse intervention. Mais les Autrichiens avaient aussi perdu sept mille hommes tués ou blessés, trois mille prisonniers, quarante pièces d'artillerie et quinze drapeaux.

C'était en outre une bataille décisive, qui laissait l'armée autrichienne sans ressources. Suchet, avec vingt mille hommes, s'avancé sur ses derrières, et en face d'elle l'armée victorieuse du premier consul s'apprêtait à poursuivre ses succès.

Mélas jugea que sa position était désespérée ; et dès le lendemain matin, 26 prairial (15 juin), des parlementaires se présentèrent aux avant-postes français.

Bonaparte était heureux de terminer promptement cette campagne : d'importantes affaires le rappelaient à Paris, et la délivrance de l'Italie était assurée par sa victoire. Il n'hésita donc pas à traiter, et dicta ses conditions.

Dans une convention signée par les deux généraux en chef Mélas et Berthier, il fut stipulé qu'un armistice aurait lieu jusqu'à la réponse du cabinet de Vienne aux propositions d'une paix définitive ; que l'armée autrichienne occuperait en attendant le pays entre le Mincio la Fossa-Maestra et le Pô, depuis Peschiera et Mantoue jusqu'à Ferrare, et qu'elle conserverait la Toscane et Ancône ; que les Français occuperaient tout le pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô,

et que l'espace entre la Chiesa et le Mincio ne serait occupé par aucune des deux armées ; que les citadelles de Tortone, Milan, Turin, Pizzighittone, Arona, Plaisance, Ceva, Savone, Urbin, les places de Coni, Alexandrie et Gênes, seraient remises aux Français, du 27 prairial au 5 messidor ; que tous les approvisionnements de guerre et de bouche qui s'y trouvaient, seraient partagés entre les Français et les Autrichiens ; que l'armée autrichienne se rendrait en trois colonnes, par Plaisance à Mantoue, du 27 prairial au 7 messidor, et que les garnisons des places l'y joindraient par le plus court chemin.

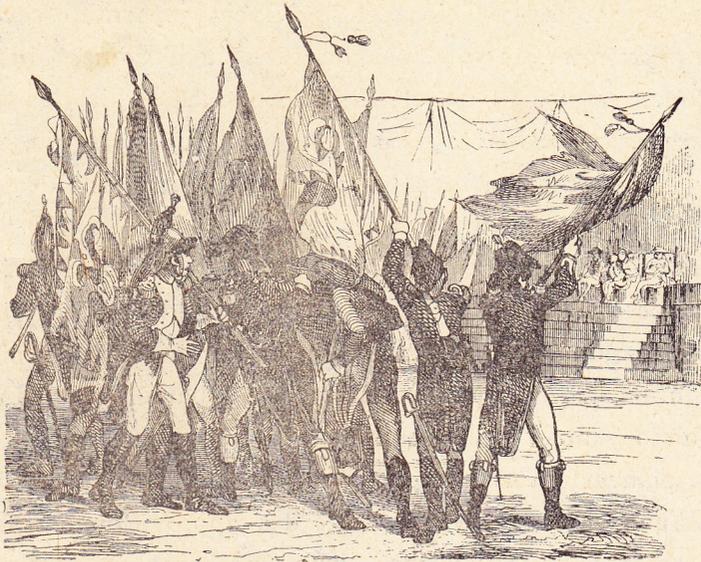
Tels furent les premiers résultats de la bataille de Marengo : la possession de toute l'Italie septentrionale jusqu'au Mincio, la remise de douze places fortes avec plus de deux mille pièces de canon, deux millions de livres de poudre et des approvisionnements considérables. Mais ce qui valait bien mieux que ces avantages matériels c'était l'immense renom conquis par les armes françaises et le nouvel éclat répandu sur le nom de Bonaparte.

A Paris, la nouvelle de la victoire de Marengo eut un retentissement prodigieux. Elle y parvint dans la journée du 2 messidor ; quelques heures auparavant, un courrier de commerce était venue proclamer une défaite. L'heureuse annonce fut donc accueillie avec un double sentiment d'étonnement et de joie. De nombreuses salves d'artillerie se mêlèrent aux acclamations bruyantes de la population ; les palais et les maisons furent illuminés ; un concert fut donné sur la terrasse des Tuileries, et le bulletin de la victoire lu sur tous les théâtres ; on y répondit par des cris de joie et de triomphe.

Bonaparte quitta Marengo trois jours après la victoire et arriva de nuit à Milan. La ville était illuminée, et le peuple exprimait son enthousiasme avec toute la vivacité particulière aux Italiens.

Le lendemain un *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale. Le premier consul y assista. Le clergé vint le recevoir à la porte de l'église, et le conduisit dans le chœur, où il prit place sur une estrade autrefois réservée aux premiers personnages de l'empire d'Occident.

Une vive douleur se mêla cependant à la joie publique : la perte de Desaix fut vivement sentie. Toute victoire à un tel prix est toujours chèrement achetée ; car nul autre général peut-être n'était autant que lui estimé des citoyens. Il n'était à l'armée d'Italie que depuis trois jours. A son retour d'Égypte, il avait écrit à Napoléon :



« Ordonnez-moi de vous rejoindre ; général ou soldat, que m'im-
 « porte pourvu que je combatte près de vous ? Un jour sans servir
 « la patrie est un jour retranché de ma vie. »

Le matin de la bataille, il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine : il disait à ses aides-de-camp Rapp et Savary, que Napoléon attacha le soir même à sa personne :

— Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe ; les bou-
 lets ne me connaissent plus, il m'arrivera malheur.

L'armée française de l'Allemagne secondait dignement les exploits de Marengo. Le 19 juin, trois jours après la convention d'Alexandrie, la victoire d'Hochstett effaçait un désastreux souvenir ; le combat de Neubourg ouvrait le centre de l'Allemagne ; enfin la prise de Feldkirsch assurait les communications de Moreau avec l'armée d'Italie. Le général autrichien Kray fut contraint, à l'exemple de Mélas, de solliciter un armistice.

Bonaparte ne pouvait faire un long séjour à Milan ; de puissants intérêts le rappelaient à Paris.

Un gouvernement provisoire fut installé dans la Lombardie et dans le Piémont. Jourdan fut nommé administrateur de cette dernière contrée. En récompensant les services de ce général, le premier consul apaisait en même temps les ressentiments d'un homme honnête, qui n'avait été son ennemi que par circonstance.

Masséna était appelé au commandement de l'armée d'Italie, Su-

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS